

Texte de Moritz Schlick extrait de :  
Philosophie des sciences - Tome 1 :  
Expériences, théories et méthodes  
Dirigé par Sandra Laugier , Pierre Wagner  
Ed. Vrin, Paris

## LE TOURNANT DE LA PHILOSOPHIE \*

On a, de temps à autre, mis au concours la question de savoir quels progrès la philosophie avait faits dans une période donnée. On avait l'habitude de délimiter cette séquence temporelle d'un côté par le nom d'un grand penseur, de l'autre par le « présent ». On semblait donc présupposer que la clarté régnait à peu près sur les progrès philosophiques de l'humanité jusqu'à ce penseur, mais que l'on était dans le doute quant aux nouveaux acquis que l'époque la plus récente avait pu y ajouter.

De telles questions expriment clairement une méfiance envers la philosophie du passé à chaque fois le plus récent, et il semble que le problème ainsi posé ne soit qu'une formulation timide de la question : la philosophie a-t-elle vraiment fait un quelconque progrès au cours de cette période ? Car si l'on était sûr qu'il y a là des acquis, alors on saurait assurément aussi en quoi ils consistent.

\* Moritz Schlick, « Die Wende der Philosophie » (1930), *Erkenntnis* 1, 1930-1931, p. 4-11. La présente traduction, établie par Delphine Chapuis-Schmitz, est publiée avec l'aimable autorisation du Dr. G. M. H. van de Velde, de Mrs. E. B. B. van der Wolk - van de Velde et de la *Vienna Circle Foundation*, Amsterdam.

Si l'on considère le passé plus lointain avec moins de méfiance, et si l'on est plus enclin à reconnaître dans sa philosophie une évolution ascendante, cela pourrait bien venir de ce que l'on se montre plus respectueux à l'égard de tout ce qui relève déjà de l'histoire. À cela s'ajoute le fait que les anciens philosophèmes ont au moins fait preuve de leur efficacité historique et qu'il est par conséquent possible, quand on les examine, de s'appuyer sur leur portée historique plutôt que sur leur portée objective, et cela d'autant plus que l'on se risque rarement à les distinguer l'une de l'autre.

Mais de tous les penseurs ce sont précisément les meilleurs esprits qui ont rarement cru que la philosophie des époques précédentes (et même celle des modèles classiques) soit parvenue à des résultats solides et durables. Cela résulte de ce qu'au fond chaque nouveau système reprend à chaque fois tout à zéro, de ce que chaque penseur cherche sa propre terre ferme sans vouloir se tenir sur les épaules de ses prédécesseurs. Descartes se perçoit, non sans raison, comme un véritable commencement; Spinoza croit avoir trouvé, avec l'introduction (il est vrai toute superficielle) de la forme mathématique, la méthode philosophique définitive; et Kant est convaincu que désormais la philosophie, en s'engageant sur la voie qu'il a empruntée, va enfin prendre le chemin sûr d'une science. D'autres exemples sont inutiles, car presque tous les grands penseurs ont tenu pour nécessaire une réforme radicale de la philosophie et s'y sont eux-mêmes essayés.

Ce destin singulier de la philosophie a été si souvent dépeint et déploré qu'il est déjà trivial ne serait-ce que d'en parler, et que le scepticisme silencieux et la résignation paraissent être la seule attitude qui convienne à la situation. Comme nous l'enseignons, semble-t-il, une expérience de plus de deux millénaires, il n'est plus possible de prendre au sérieux toutes ces tentatives de mettre fin au chaos des systèmes et d'imprimer un tournant au destin de la philosophie. Et le fait que l'homme ait fini par résoudre les problèmes les plus tenaces,

comme celui de Dédale, n'est d'aucune consolation pour le connaisseur, car ce qu'il craint c'est précisément que la philosophie ne parvienne jamais à un « problème » véritable.

Je me permets cette référence à l'anarchie, si souvent dépeinte, des opinions philosophiques afin qu'il ne fasse aucun doute que j'ai pleinement conscience de la portée et du poids de la conviction que j'aimerais à présent énoncer. Je suis en effet convaincu que nous nous trouvons au beau milieu d'un tournant de la philosophie en tout point décisif et que nous sommes objectivement en droit de considérer le stérile conflit des systèmes comme terminé. Le temps présent est déjà, je l'affirme, en possession des moyens qui rendent en principe superflu tout conflit de ce genre; il ne s'agit plus que de les employer avec résolution.

Ces moyens ont été créés en toute discrétion, sans que la plupart de ceux qui font profession de philosopher en enseignant et en écrivant ne s'en aperçoivent, créant ainsi une situation qui n'a rien de comparable avec les précédentes. Que cette situation soit véritablement unique en son genre et le tournant amorcé véritablement décisif, c'est ce que l'on ne peut comprendre qu'en prenant connaissance de ces nouvelles méthodes et en considérant rétrospectivement, à partir du point de vue auquel elles mènent, toutes les tentatives tenues jusque-là pour « philosophiques ».

Ces méthodes ont pour point de départ la logique. Leibniz en a confusément entrevu les premiers rudiments; Gottlob Frege et Bertrand Russell en ont développé des parties importantes au cours des dernières décennies; mais c'est Ludwig Wittgenstein qui le premier en est venu au tournant décisif (dans le *Tractatus Logico-Philosophicus* en 1922).

On sait que les mathématiciens ont développé, au cours des dernières décennies, de nouvelles méthodes logiques, et ce tout d'abord pour résoudre leurs propres problèmes dont ils ne pouvaient venir à bout au moyen des formes traditionnelles de la logique. Mais il y a longtemps que la logique qui avait ainsi

vu le jour a ensuite démontré sa supériorité à tous égards sur les anciennes formes, qu'elle aura bientôt sans aucun doute totalement supplantées. Cette logique serait-elle donc le grand moyen dont je viens de dire qu'il était capable de nous débarrasser en principe de toutes les querelles philosophiques? Nous fournirait-elle des préceptes généraux au moyen desquels toutes les questions traditionnelles de la philosophie pourraient, du moins en principe, être résolues?

Si c'était le cas, je n'aurais guère eu le droit de dire qu'une situation totalement nouvelle avait été créée. En effet, on ne serait alors parvenu qu'à un progrès graduel, pour ainsi dire technique, tout comme la découverte du moteur à essence a finalement permis de résoudre le problème du vol. Mais quelle que soit la valeur de la nouvelle méthode, rien d'aussi fondamental ne peut jamais être accompli par le simple perfectionnement d'une méthode. Aussi n'est-ce pas à elle que nous sommes redevables du grand tournant, mais à quelque chose de tout autre, qu'elle seule a certes rendu possible et suscité, mais qui se joue à un niveau bien plus profond : il s'agit de la compréhension de la nature du logique lui-même.

On a souvent dit, et depuis longtemps, que le logique était en un certain sens le purement formel; on n'était cependant pas vraiment au clair sur la nature des formes pures. Le chemin qui mène à la clarté sur ce point part du fait que toute connaissance est une expression, une exposition. La connaissance exprime en effet l'état de fait qui est connu en elle, ce qui peut avoir lieu de n'importe quelle façon, dans n'importe quelle langue et dans n'importe quel système arbitraire de signes. Tous ces modes d'exposition possibles, dès lors qu'ils expriment réellement la même connaissance, doivent avoir, précisément pour cette raison, quelque chose en commun; et ce qu'ils ont en commun est leur forme logique.

Ainsi, toute connaissance n'est connaissance qu'en vertu de sa forme; c'est grâce à elle que la connaissance expose les états de choses connus. Mais la forme elle-même ne peut pas à

son tour être exposée. Elle est la seule chose qui compte dans la connaissance; tout le reste n'est que le matériau inessentiel et contingent de l'expression, exactement comme l'encre avec laquelle nous mettons par écrit une proposition.

Cette simple idée a des conséquences de la plus grande portée. Elle permet tout d'abord d'en finir avec les problèmes traditionnels de « théorie de la connaissance ». Aux recherches sur le « pouvoir de connaître » humain, pour autant que la psychologie ne peut s'en charger, se substitue la réflexion sur la nature de l'expression, de l'exposition, c'est-à-dire de tout « langage » possible, au sens le plus général du terme. Les questions sur la « validité et les limites de la connaissance » disparaissent. Est connaissable tout ce qui peut être exprimé, et c'est là tout ce sur quoi on peut poser des questions douées de sens. Il n'y a par conséquent aucune question à laquelle on ne puisse pas en principe répondre, ni aucun problème en principe insoluble. Ce que l'on a tenu pour tel jusqu'à présent, ce ne sont pas des questions véritables, mais des suites de mots dépourvues de sens. Elles ont certes l'air d'être des questions, car elles semblent satisfaire aux règles habituelles de la grammaire, mais en vérité elles consistent en des sons vides, parce qu'elles contreviennent aux règles internes profondes de la syntaxe logique découvertes par la nouvelle analyse.

Partout où l'on est en présence d'un problème doué de sens, on peut également toujours en théorie indiquer la méthode qui mène à sa solution, car il s'avère qu'indiquer cette méthode revient au fond à montrer le sens; il est bien sûr possible que des circonstances factuelles, par exemple nos capacités humaines déficientes, nous en empêchent en pratique. L'acte de vérification auquel aboutit cette méthode de résolution est toujours du même type : c'est l'apparition d'un état de choses déterminé que l'on constate par l'observation, par une expérience vécue immédiate. C'est de fait ainsi que l'on constate la vérité (ou la fausseté) de tout énoncé, dans la vie quotidienne comme dans chaque science. Il n'y a donc aucun

autre examen ni aucune autre confirmation des vérités que ceux qui se font par l'observation et la science empirique. Toute science (pour autant que l'on pense par là à son contenu et non aux moyens mis en œuvre par les hommes pour y parvenir) est un système de connaissances, c'est-à-dire de propositions d'expérience vraies. Et l'ensemble des sciences, y compris les énoncés de la vie quotidienne, constitue le système des connaissances. Il n'y a pas, en dehors de cela, de domaine des vérités « philosophiques ». La philosophie n'est pas un système de propositions, elle n'est pas une science.

Mais qu'est-elle alors? Certes pas une science, mais néanmoins quelque chose d'une si grande importance que l'on pourra continuer à la vénérer, dans le futur comme par le passé, comme la reine des sciences. Il n'est en effet écrit nulle part que la reine des sciences doive elle-même être aussi une science. Nous reconnaissons désormais en elle – et le grand tournant actuel se trouve ainsi caractérisé de façon positive – au lieu d'un système de connaissances un système d'actes. Elle est en effet cette activité par laquelle est constaté ou découvert le sens des énoncés. La philosophie clarifie les propositions; les sciences les vérifient. Dans les sciences il s'agit de la vérité des énoncés, mais dans la philosophie en revanche de ce que les énoncés veulent véritablement dire. Le contenu de la science, son âme et son esprit, se trouvent bien sûr dans ce que l'on veut dire en fin de compte par ses propositions, et l'activité philosophique de donation de sens est par conséquent l'Alpha et l'Oméga de toute connaissance scientifique. On avait très bien pressenti cela, lorsque l'on disait que la philosophie fournissait aussi bien le fondement que la clé de voûte de l'édifice des sciences; seule était fautive l'opinion selon laquelle le fondement était constitué de « propositions philosophiques » (les propositions de la théorie de la connaissance) et le bâtiment couronné d'une coupole de propositions philosophiques (appelée métaphysique).

Il est facile de voir que le travail de la philosophie ne consiste pas à établir des propositions, c'est-à-dire qu'on ne peut pas donner de sens à des énoncés au moyen d'autres énoncés. En effet, si j'indique la signification de mes mots par des propositions explicatives et des définitions, c'est-à-dire à l'aide d'autres mots, il faut alors à nouveau demander quelle est la signification de ces mots, et ainsi de suite. Ce processus ne peut se poursuivre à l'infini: il se termine toujours en montrant effectivement ou en exhibant ce que l'on veut dire, c'est-à-dire par des actes réels. Seuls ces derniers ne sont pas susceptibles d'être expliqués plus avant et n'en ont nul besoin. L'ultime donation de sens a donc toujours lieu au moyen d'actions; celles-ci constituent l'activité philosophique.

Une des plus graves erreurs du passé a été de croire que l'on pouvait à nouveau formuler le sens véritable et le contenu ultime au moyen d'énoncés, c'est-à-dire les exposer sous forme de connaissances. Ce fut l'erreur de la « métaphysique ». L'effort des métaphysiciens a été de tout temps dirigé vers ce but absurde (voir mon essai: « Erleben, Erkennen, Metaphysik »<sup>1</sup>, dans les *Kantstudien*, vol. 31, p. 146): exprimer au moyen de connaissances le contenu des qualités pures (l'« essence » des choses), et donc dire l'indicible. On ne peut pas dire les qualités, on peut seulement les montrer dans l'expérience vécue, mais la connaissance n'a rien à voir avec cela.

Ainsi la métaphysique ne disparaît pas parce que le problème qu'elle cherche à résoudre serait (comme le prétendait Kant) d'une audace qui dépasse les forces de la raison humaine, mais parce que ce problème n'existe pas. Dès que que l'on a mis au jour cette façon erronée de poser le problème, on comprend l'histoire du conflit métaphysique.

1. [N.d.T.] Cet essai de 1926 est repris dans *Gesammelte Aufsätze*, Vienne, Gerold, 1938; trad. fr. B. Cassin, « Le vécu, la connaissance, la métaphysique », in A. Soulez (dir.), *Le Manifeste du Cercle de Vienne et autres écrits*, Paris, PUF, 1985, p. 183-197.

Mais il faut surtout que notre conception, si elle est correcte, se justifie elle aussi historiquement. Il doit s'avérer qu'elle est en mesure de rendre compte un tant soit peu du changement de signification du mot « philosophie ».

Or, c'est réellement le cas. Quand dans l'Antiquité, et à vrai dire jusqu'à l'époque la plus récente, la philosophie était simplement identique à toute recherche scientifique purement théorique, c'était là le signe que la science se trouvait à un stade où elle devait encore considérer que sa tâche principale était la clarification de ses propres concepts fondamentaux ; et l'émancipation des sciences particulières à l'égard de leur mère commune, la philosophie, est l'expression de ce que le sens de certains concepts fondamentaux est devenu suffisamment clair pour que l'on puisse continuer à travailler avec succès avec eux. Si en outre l'éthique et l'esthétique par exemple, et parfois même la psychologie, passent aujourd'hui encore pour des branches de la philosophie, ces disciplines montrent ainsi qu'elles ne disposent pas encore de concepts fondamentaux suffisamment clairs, et que leurs efforts sont bien plutôt dirigés principalement vers le sens de leurs propositions. Et enfin, si la nécessité se fait soudain sentir, au beau milieu d'une science fermement consolidée et en un point quelconque de celle-ci, de réfléchir à nouveau à la vraie signification de ses concepts fondamentaux, et que cela entraîne une clarification plus profonde du sens, on percevra alors aussitôt ce résultat comme éminemment philosophique. Tout le monde s'accorde à dire que par exemple l'acte d'Einstein, qui eut pour point de départ une analyse du sens des énoncés sur le temps et l'espace, fut effectivement un acte philosophique. Nous pourrions encore ajouter ici que les progrès véritablement décisifs de la science, ceux qui font date, sont toujours de ce type, qu'ils représentent une clarification du sens des propositions fondamentales, et que seuls par conséquent y parviennent ceux qui sont doués pour l'activité philo-

sophique. Ce qui signifie que tout grand chercheur est toujours aussi philosophe.

Il est également facile de comprendre, semble-t-il, que des activités intellectuelles qui ne tendent pas à la connaissance pure mais à la conduite de la vie, portent souvent elles aussi le nom de philosophie. Le sage se distingue en effet de la foule déraisonnable précisément en ce qu'il sait indiquer plus clairement qu'elle le sens des énoncés et des questions portant sur les circonstances de la vie, les faits et les désirs.

Le grand tournant de la philosophie signifie également un abandon définitif de certaines fausses pistes, empruntées depuis la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, qui ont conduit à estimer et évaluer la philosophie de façon tout à fait erronée : je veux parler ici des tentatives visant à revendiquer pour elle un caractère inductif et à croire par conséquent qu'elle était composée de simples propositions hypothétiques. Il ne serait pas venu à l'idée des penseurs anciens de ne prétendre qu'à la seule probabilité pour leurs propositions ; ils auraient repoussé une telle idée comme incompatible avec la dignité de la philosophie. En cela s'exprimait le sûr instinct que la philosophie doit fournir au savoir son tout dernier soutien. Il faut bien sûr voir dans le dogme opposé, selon lequel la philosophie offre des principes *a priori* absolument vrais, une expression des plus malencontreuses de cet instinct, et ce d'autant plus que la philosophie ne consiste nullement en des propositions. Mais nous croyons nous aussi en la dignité de la philosophie et tenons le caractère de l'incertitude et du simplement probable pour incompatible avec elle. Et nous nous réjouissons de ce que le grand tournant rende impossible de lui attribuer un tel caractère. On ne peut en effet absolument pas appliquer les concepts de probabilité ou d'incertitude aux actes donateurs de sens qui constituent la philosophie : il s'agit ici de fixer le sens de tous les énoncés comme quelque chose d'absolument ultime. Ou bien nous avons ce sens et nous savons alors ce que les énoncés veulent dire ; ou bien nous ne l'avons pas, et

nous sommes alors face à des mots vides de signification et aucunement face à des énoncés. Il n'y a pas de troisième terme, et il ne peut être question de validité probable. Ainsi, après le grand tournant, la philosophie manifeste plus clairement qu'auparavant son caractère définitif.

Grâce à un tel caractère, on peut également mettre un terme au conflit des systèmes. Je le répète : nous pouvons considérer, au vu des idées esquissées, que ce conflit est dès aujourd'hui en principe terminé, et j'espère que cela pourra apparaître toujours plus distinctement dans les pages de cette revue<sup>1</sup>, dans cette nouvelle période de son existence.

Il y aura sans doute encore de nombreux combats d'arrière-garde. Pendant des siècles, encore nombreux seront certainement ceux qui continueront à emprunter les chemins habituels, et les auteurs de philosophie discuteront encore longtemps des vieilles pseudo-questions ; mais on finira par ne plus les écouter, et ils ressembleront à des acteurs qui continuent à jouer avant de remarquer que les spectateurs se sont peu à peu retirés. Il ne sera plus nécessaire alors de parler de « questions philosophiques », parce que l'on parlera de toutes les questions de manière philosophique, c'est-à-dire d'une manière douée de sens et claire.

1. [N.d.T.] Il s'agit de la revue *Erkenntnis*, qu'ont dirigée ensemble R. Carnap et H. Reichenbach, et qui peut être considérée comme l'organe de diffusion du cercle de Vienne de 1930 à 1938.

RUDOLF CARNAP

## LA TÂCHE DE LA LOGIQUE DE LA SCIENCE

### PRÉSENTATION

Sandrine Colas, Delphine Chapuis-Schmitz et Pierre Wagner

*La tâche de la logique de la science* fut publié en 1934 dans la collection « *Einheitswissenschaft* » [« *Science unitaire* »] dirigée par Otto Neurath, l'une des grandes figures du cercle de Vienne à côté de Moritz Schlick, Hans Hahn, Philipp Frank et Rudolf Carnap lui-même. L'auteur y expose de manière synthétique sa conception du rôle et du statut de la philosophie par rapport à la science. Dans *La Syntaxe logique du langage*, ouvrage dont la première édition, allemande, paraît la même année, il donne un développement plus technique et plus détaillé de cette conception. Selon Carnap, « la philosophie doit être remplacée par la logique de la science – c'est-à-dire par l'analyse logique des concepts et des propositions des sciences » (*La Syntaxe logique du langage*, Avant-propos) ; elle est pour l'essentiel une activité d'analyse qui porte sur les propositions<sup>1</sup> de la science et elle utilise pour cela les moyens

1. Nous traduisons « *Satz* » par « proposition ». Ici, les propositions ne sont rien d'autre que des suites de signes. « *Satz* » ne désigne donc absolument pas